

d'Huysmans ne sera pas entachée d'hérésie, certes. Mais une fois entré dans la voie de l'absurde, il ne s'arrêtera pas à mi-chemin, et, en sondant les mystères de la religion, il s'attachera à tout ce qu'il y a de plus extravagant et de plus impossible. La vérité, pour lui, — n'en déplaît à quelques „soutaniers“ à l'âme émasculée et pusillanime qui, pour mieux allécher les âmes dans leur bercail, tempèrent les exigences de la foi et abaissent le niveau des commandement divins — la vérité, elle est dans le mysticisme halluciné et la sublime folie des foules de Lourdes. Et voilà ce qui l'attire vers la ville pyrénéenne.

Dans les deux livres, la question, du miracle occupera donc le premier plan. Elle nous intéresse peu cependant. On sent trop bien que les opinions des deux écrivains, avant leur départ pour Lourdes, étaient fermement arrêtées, que leur siège était établi. Si Zola est l'adversaire résolu du surnaturel et ne voit dans les miracles, c. à. d. dans ces petits accrocs faits arbitrairement dans la trame des événements, des jeux dignes tout au plus d'un génie de conte de fées, Huysmans se pose, non moins sereinement, en contempteur de la raison, pour lequel la réalité n'est qu'un torrent de vaines apparences et un revêtement symbolique du surnaturel. Au moment où l'abbé Pierre Froment, le héros du roman de Zola, se décide à accompagner à Lourdes son amie d'enfance, Marie de Guersaint, malade et paralytique, clouée vivante dans son petit chariot